

LEVER, Yves, *Histoire générale du cinéma au Québec*.
Montréal, Boréal, 1988. 555 p. 24,95 \$

Pierre Véronneau

Volume 42, numéro 4, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304756ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304756ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Véronneau, P. (1989). Compte rendu de [LEVER, Yves, *Histoire générale du cinéma au Québec*. Montréal, Boréal, 1988. 555 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(4), 632–634. <https://doi.org/10.7202/304756ar>

LEVER, Yves, *Histoire générale du cinéma au Québec*. Montréal, Boréal, 1988. 555 p. 24,95\$

Observateur de la scène cinématographique depuis plus de vingt ans, critique à la revue *Relations*, auteur d'un *Cinéma et société québécoise* (Éditions du Jour, 1972), professeur de cinéma au Collège Ahuntsic, Yves Lever y publiait en 1977 avec son collègue Pierre Pageau des notes historiques intitulées *Cinéma canadien et québécois*. Ce texte synthétique puisait aux recherches des historiens québécois et canadiens qui avaient entrepris, durant les années 1970, de documenter une histoire du cinéma encore mal connue et

tributaire des enjeux dont les films eux-mêmes étaient l'objet. En 1983, Lever remet à jour cet ouvrage sous le titre *Histoire du cinéma au Québec*, le développe, le rend moins schématique et y inclut des appréciations personnelles. En effet l'auteur proclame qu'il «ne prétend pas à l'apparente neutralité habituelle des recherches historiques». Il propose une vision engagée et polémique de son travail, prenant au nom de l'honnêteté le contrepied de la complaisance qui marque, selon lui, la *critique* depuis les années 1960. L'objectif qu'il poursuit, c'est de provoquer «un peu plus de lucidité».

Ces énoncés qu'il formule en introduction, on les retrouve presque *in extenso* dans l'introduction de son *Histoire générale du cinéma au Québec*; il ne va d'ailleurs pas plus loin et c'est un peu abusivement qu'il affirme que son livre précédent précisait la grille servant à l'assemblage et à l'analyse des faits à retenir: cette grille est toujours absente. D'ailleurs, le texte de ce «nouveau» livre est en grande partie le même que celui de l'ouvrage de 1983. En fait, on peut dire que cette *Histoire* est tout simplement une version remaniée de la précédente, remaniement surtout sensible au chapitre 4. Elle est essentiellement d'une présentation plus soignée (typographie) et augmentée d'une iconographie riche et de bon aloi. Cela démontre, si besoin il y avait, que l'impact d'un ouvrage historique, dépend souvent de sa toilette et de son cadre de publication car la précédente version passa plus inaperçue.

Le livre se divise en quatre parties: L'époque du muet québécois (1896-1938), Les rêves tranquilles des Canadiens français (1939-1955), La révolution par l'album (1956-1968), Vers la maturité (1969-1987). Chaque chapitre se subdivise en sections constantes: production, distribution, exploitation, critique, législation et, selon le cas, Église et cinéma, éducation cinématographique, migration des talents, festivals. Il est complété de huit annexes et d'une bibliographie fort complète.

À l'exception du point Église et cinéma sur lequel il a déjà fait un travail d'historien, Lever puise rarement aux sources documentaires premières: il s'appuie essentiellement sur des textes déjà publiés dont la fiabilité historique est parfois douteuse et qu'il ne critique pas. Il s'ensuit que se glissent çà et là des erreurs de faits et d'appréciations, surtout pour la période avant les années 1960. Mais, dans l'ensemble, la qualité informative de l'ouvrage est telle qu'il serait mal venu de trop le chicaner sur cela.

L'ouvrage s'articule autour de deux pôles. Il est d'abord une synthèse des connaissances actuelles dans tous les domaines qui touchent au phénomène cinématographique au Québec. L'accent est évidemment mis sur l'aspect québécois de la chose et peu sur la présence étrangère sur les écrans ou l'influence qu'elle peut avoir sur le public québécois. L'auteur propose une vue d'ensemble factuelle fort complète et nous fournit un bon guide événementiel. Il s'arrête par contre peu aux interprétations de ces événements, ne cherche pas à les expliquer ou à préciser les débats historiographiques dont ils sont l'objet. En fait, l'effort de synthèse de Lever est limité par l'état de l'historiographie: par exemple, sont mal connus le cinéma gouvernemental québécois, le film de commandite, l'histoire des firmes qui ont travaillé pour la télévision, la censure, etc. L'absence de monographies sérieuses sur la plupart des cinéastes québécois l'handicape également; mais là, Lever aurait dû faire état des thèses les plus importantes qui ont cours, ce qui aurait pu nuancer ses propres affirmations sur des cinéastes ou des oeuvres.

Car c'est là que le bât blesse; cette histoire est souvent écrite du point de vue et à la manière d'un critique de cinéma: c'est le deuxième pôle de l'ouvrage. Lever sent le besoin de qualifier les réalisateurs, de juger leurs productions. Lorsqu'il aborde ces sujets dans la section «production» de chaque chapitre, il n'hésite pas à donner des listes de titres et de noms, émaillées de jugements lapidaires, d'affirmations à l'emporte-pièce qui auraient davantage leur place dans un pamphlet que dans une histoire du cinéma moderne. Cela prête d'autant plus à caution que les contours de son point de vue se dessinent rarement avec netteté.

Lever porte en fait deux chapeaux. Il est le neutre érudit qui transmet des connaissances et le juge partisan qui impose sa sentence par des éloges ou des blâmes. Évidemment l'historien n'est pas étranger aux passions. Mais son objectif est de comprendre et de faire comprendre, donc d'amener à la nuance. Idéalement, l'histoire doit ouvrir la voie au vrai et conséquemment au juste. Dans un tel ouvrage, on présume que la vérité des faits devrait entraîner la justesse des appréciations. Or la volonté polémique de l'auteur peut mettre mal à l'aise le lecteur averti qui souscrit aux faits sans adhérer aux jugements alors qu'il peut confondre l'amateur qui télescopera vérité et justesse. On peut déplorer à cet égard que des milliers d'individus s'initieront à l'histoire du cinéma au pays par un ouvrage si riche en informations sur le cinéma *au Québec* mais si discutable sur le cinéma *québécois*, alors que toute la problématique d'un cinéma *national* mériterait une approche plus nuancée et plus approfondie. Certes l'auteur veut se démarquer de certaines appréciations dominantes. Mais on ne se débarrasse pas de postulats rapides en en recréant d'autres. Au lieu d'allusions, il faut établir des preuves, définir ses concepts et ne pas se contenter d'un système de références et de syllogismes rapides.

Le fait que Lever traite son sujet de manière essentiellement chronologique éclaire le déroulement narratif; mais la cohérence par thèmes, par sujets ou par cinéastes en est affaiblie. Une approche thématique aurait été justement bénéfique à son point de vue critique, comme l'illustre l'ouvrage de l'historien britannique Roy Armes, *A Critical History of British Cinema*, qui n'hésite pas à cerner l'état de la question sur un cinéaste, un groupe ou une école tout en veillant à articuler, malgré le découpage chronologique, les films et les cinéastes dans leur continuité.

L'ouvrage de Lever est la tentative la plus ambitieuse, à ce jour, de rendre compte des multiples facettes de l'histoire du cinéma au Québec. Les jugements sur les films et les cinéastes qui émaillent son oeuvre ne rallieront pas tous les suffrages, notamment à cause de leur dimension polémique. En revanche, la synthèse des éléments factuels que propose l'auteur font de cette histoire un ouvrage de référence précieux et fort utile.